

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	12 (1937-1938)
Heft:	2
Rubrik:	Chronique de la société

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

COMPTE RENDU DES CONFÉRENCES

Conférence de mise au point de M. Charly Guyot, professeur à Neuchâtel, *Quelques problèmes nouveaux de critique et d'histoire littéraire* (4 décembre 1937) :

C'est d'une orientation nouvelle des études littéraires, visant à restreindre la part faite à l'histoire littéraire, que vint nous entretenir M. Ch. Guyot, en une conférence riche, solide et nuancée, écoutée par un nombreux public.

Au début de ce siècle la critique littéraire est sensiblement en retard sur la critique philosophique. Celle-ci, avec Boutroux, puis Bergson, a ruiné les théories déterministes de Taine, sa psychologie associationniste du discontinu, ainsi que l'évolutionnisme superficiel de Spencer, dont Brunetière s'inspirait. La critique littéraire, dépendante de l'histoire littéraire, dont les méthodes furent mises au point par Gustave Lanson, visait encore, à l'exception de Rémy de Gourmont, à une explication scientifique de l'œuvre d'art ; l'érudition historique, la biographie des auteurs l'emportaient sur l'analyse esthétique des œuvres.

Non certes que l'histoire littéraire, bien entendue, soit inutile ; mais, malgré les critiques de Péguy, disciple de Bergson, elle demeura en France, après la guerre, l'objet d'une faveur exclusive, alors qu'en Allemagne, Friedrich Gundolf (*Gaethe*, 1916 ; *Shakespeare*, 1928), Ernst Bertram (*Nietzsche*, 1918), en Italie, Benedetto Croce, Arturo Farinelli, donnaient la première place à l'analyse psychologique et esthétique, sans pour autant renoncer à la solidité de l'érudition.

C'est la personnalité même de l'artiste créateur que néglige une critique qui use d'érudition plus que d'intuition. La psychologie de Bergson, par l'attention qu'elle accorde à la durée, à l'invention, à la création, aurait dû amener plus tôt la critique à prendre moins extérieurement les œuvres. La dualité de l'élan vital et de la matière met en lumière, d'une part, le caractère dynamique de l'activité artistique ; de l'autre, la nécessité d'une matière qui s'offre à la puissance formatrice de l'esprit.

Parallèlement à Bergson, et en partie sous son influence, des psychologues ont scruté le problème de la création esthétique ; tels Henri Delacroix, dans sa *Psychologie de l'art* (1927), Charles Baudouin dans sa *Psychanalyse de l'art* (1929), très suggestive, encore que les psychanalystes simplifient à l'excès les mobiles de la création artistique.

Proust, Gide, notamment dans le *Journal des faux monnayeurs*, nous font assister à la genèse de leurs œuvres. Quant à Paul Valéry, on sait combien il s'est

toujours préoccupé du problème de la création et de celui des techniques, en particulier de la création d'un langage dans le langage. Mais « les prétendus enseignements de l'histoire littéraire ne touchent... presque pas à l'arcane de la génération des poèmes » (*Au sujet d'Adonis*, dans *Variété I*). Albert Thibaudet, à la fois critique et historien, a montré quel enrichissement apportent à la critique l'intuitionnisme bergsonien, et à l'histoire une philosophie de la durée, qui renferme une critique implicite des limites de la connaissance historique.

Dans les milieux universitaires, les tendances nouvelles apparaissent avec la thèse de M. Pierre Audiat : *La biographie de l'œuvre littéraire. Esquisse d'une méthode critique* (1924), avec M. Bernard Faÿ hostile à l'historicisme de M. Daniel Mornet. M. A. Lombard, M. R. Bray mettent en garde contre la tendance de l'histoire littéraire à verser dans la pure histoire, alors qu'elle doit rester l'histoire des seules œuvres artistiques. Ces tendances diverses se sont affrontées au Congrès international d'histoire littéraire, tenu en 1931, à Budapest. Les *Actes* en ont été publiés par l'« International Committee of Historical Sciences ».

L'orientation nouvelle des études littéraires remet au premier plan l'œuvre d'art elle-même, qu'il importe plus de saisir dans son humanité, dans sa valeur permanente, que dans les circonstances extérieures de son apparition. L'importance des études littéraires dans la formation de l'homme s'en trouve rehaussée, mais l'exercice du goût, la contemplation esthétique sont, plus que l'érudition historique, affaire de don personnel. Malgré des déviations toujours possibles, les tendances nouvelles rendront des services à la culture de l'homme et à la psychologie de l'art.

Il nous semble que si elles peuvent s'ignorer ou se combattre, la critique de goût et l'histoire littéraire, convenablement entendues, peuvent se rendre d'éminents services. Le *Port-Royal*, grâce au don de sympathie et au souci d'exactitude de Sainte-Beuve, n'est-il pas précisément un chef-d'œuvre de critique et d'histoire littéraires, où vérité psychologique et vérité historique s'interpénètrent, s'éclairent l'une l'autre ?

M. REYMOND.

* * *

Conférences de M. Henri Perrochon sur les *Romanciers et romancières de notre XVIII^e siècle* (les samedis 27 novembre, 4 et 11 décembre 1937).

Le XVIII^e siècle, si fécond en romans dans toute l'Europe occidentale, fut marqué de même en Suisse romande par une production romanesque considérable. Si ce siècle est — au dire de M. R. de Traz — l'un des plus glorieux de notre histoire littéraire, ce n'est pas aux petits romanciers vaudois qu'il le doit. Pourtant ils eurent leur heure de célébrité, ils surent captiver d'innombrables lecteurs et, aujourd'hui encore, ils nous intéressent en tant que témoins d'une époque qui nous est chère entre toutes.

M. Perrochon a consacré à ces auteurs de patientes et fructueuses recherches ; et nous lui savons gré d'avoir bien voulu nous en exposer le résultat dans les trois causeries qu'il vient de faire aux « *Etudes de Lettres* ».

Aux lecteurs d'aujourd'hui ces romans paraîtraient pour la plupart d'une lecture bien fade ; et M. Perrochon se garde de leur prêter des mérites qu'ils n'ont pas, ou du moins qu'ils n'ont plus. Mais il sait les présenter de si attrayante manière que, par lui ranimés et rajeunis, ils regagnent en charme naïf et désuet ce qu'ils ont perdu en intérêt général.

C'est vers 1770 que la vogue du roman commença à se répandre dans les milieux mondains et cultivés de notre pays. La paix régnait, la classe patricienne s'était enrichie et vivait dans l'aisance, la contrée attirait de nombreux étrangers et la vie de société avait pris un essor considérable. C'était l'époque où la belle Suzanne Curchod présidait à une « *Académie des vallons et des eaux* », où Mme de Charrière de Bavois recevait à ses « *samedis* » l'élite de la bonne société et des hôtes de passage.

Un premier groupe d'auteurs, Mme de Charrière de Colombier, Samuel de Constant et Gaudard de Chavannes, retiennent l'attention, tant par la qualité de leurs œuvres que par leur distinction personnelle. Quant à ces romancières moins bien douées, Mme de Montolieu, Nanette Polier, Constance d'Arlens, Mme du Pont-Wullyamoz et Rosalie de Constant, évoquées avec humour par M. Perrochon, il semble que leur valeur morale efface celle, assez médiocre, de leurs œuvres. M. Perrochon compléta sa galerie de petits auteurs vaudois par les portraits de Louis Bridel, du journaliste Jean Lanteires, du mathématicien Emmanuel Develey et de la Nyonnaise Marie Agier. Il analysa leurs œuvres, romanesques et sentimentales à souhait, avec une malicieuse ironie qui ravit ses auditeurs.

Considérés dans leur ensemble, ces romans semblent dépourvus de qualités profondes et durables. Seuls les spirituels ouvrages de Mme de Charrière — les « *Letters de Lausanne* » et « *Calliste* » entre autres — le « *Mari sentimental* » de S. de Constant, le « *Voyage de Genève à Londres* » de Gaudard de Chavannes et peut-être les « *Châteaux suisses* » de Mme de Montolieu, se lisent encore avec plaisir.

A tous les autres romans on peut reprocher la banalité des sujets, l'invraisemblance des épisodes et le conventionnalisme des caractères. Aucun renouvellement, aucun progrès d'un ouvrage à l'autre. En outre, tort plus grave, nos romanciers n'eurent guère le souci de la forme. Ils étaient plus moralisateurs qu'artistes. D'ailleurs, la littérature fut pour la plupart d'entre eux un passe-temps plutôt qu'une vocation. On prenait la plume pour se délasser, pour tromper la monotonie des jours, ou parce que c'était la mode d'écrire des romans. Et, tout en cédant à la mode, on subissait les influences régnantes : influence germanique que l'on sent chez Mme de Montolieu, traductrice infatigable de romans allemands et anglais ; anglomanie dans la littérature comme dans les usages ; influence de l'esprit français perceptible chez ceux qui se

souvenaient du passage de Voltaire à Lausanne, ou qui avaient séjourné à Paris.

Une littérature qui suit ainsi la mode et les influences ne saurait être personnelle. Et cela d'autant plus que nos romanciers et romancières, à part S. de Constant dans le « *Mari sentimental* » et Marie Agier dans son « *Eléonore de Cressy* », ne se racontaient pas. Ecrire n'était pas pour eux un moyen de se retrouver mais plutôt de se fuir : une évasion. Rarement on perçoit dans la peinture des sentiments un écho de leurs propres expériences.

Cependant — et j'en arrive aux constatations plus positives du conférencier — ces romans marquent une étape dans notre évolution littéraire et sociale. M. Perrochon note d'abord chez nos auteurs, chez Nanette Polier en particulier, un sentiment très vif de la nature. On aime aussi à regarder vers le passé du pays : Mme de Montolieu évoque nos légendes locales dans ses « *Châteaux suisses* ». Enfin on fait une large place au sentiment. C'est ainsi que nos romans vaudois qui accordent une telle importance au paysage, au folklore et aux états d'âme, se rattachent au grand courant littéraire pré-romantique.

M. Perrochon conclut en replaçant ces œuvres dans leur cadre naturel : ce Lausanne à la fois mondain et rustique, cosmopolite et provincial, et notre Pays de Vaud qui, vers la fin du XVIII^{me} siècle, représenta un idéal de sociabilité, de culture raffinée et de saines vertus patriarcales.

D. HERMANN.
